

LE CINÉMA QUÉBÉCOIS

Un cinéma national à notre image



Avec la chanson et la littérature, le cinéma définit l'identité culturelle du Québec, non comme une idée qui lui soit extérieure, mais comme une traversée populaire de sa mémoire, marquée par des oeuvres de premier ordre et des réalisateurs engagés. Aujourd'hui, le Québec est l'une des rares sociétés du monde, aux côtés de la France et des pays scandinaves, où le cinéma national occupe une part considérable de l'assistance aux films, en parallèle des productions américaines. Cet engouement témoigne du souci des cinéastes à transformer en images les histoires, les conflits et les inquiétudes des Québécoises et des Québécois, qui se reconnaissent ensuite dans leurs films. Au cours des années, les oeuvres remarquables de Denys Arcand, André Forcier, Robert Morin, Léa Pool, Jean-Claude Lauzon, Gilles Carle, Pierre Perrault, Claude Jutra, André Melançon et bien d'autres, ont puissamment participé à définir, provoquer, entretenir et stimuler la mémoire et l'identité québécoises.



Un prolongement populaire de la littérature et du théâtre

Dès les tout premiers jours des « vues animées », le cinéma surgit au Québec, là où est construite en 1907 la plus vaste salle de projection au monde, le Ouimetoscope. Aux débuts du « film parlant », le cinéma prolonge la littérature et le théâtre en un art populaire, animé par l'ambition de rendre compte de faits et gestes de la vie réelle et imaginée du pays. L'enthousiasme du public pour les films est tel que les interdictions et la censure du clergé se révèlent peu efficaces. Appuyés par des comédiens connus, les réalisateurs d'ici veulent participer au mouvement mondial du film et proposent des adaptations de radioromans et de pièces de théâtre. Les premiers grands succès que sont *Un homme et son péché* (1949), *Le curé de village* (1949), *Séraphin* (1949), *La Petite Aurore, l'enfant martyre* (1951) et *Tit-Coq* (1953) reprennent des histoires et des personnages familiers aux spectateurs, qui se rendent par centaines de milliers dans les salles pour retrouver leurs vedettes : Nicole Germain, Guy Provost, Paul Guèvremont et, bien sûr, Gratien Gélinas.



Séraphin (1949)



La Petite Aurore, l'enfant martyre (1951)

LE CINÉMA QUÉBÉCOIS (suite)

Le cinéma direct



Pour la suite du monde (1962)



Les bûcherons de la Manouane (1962)



La vie heureuse de Léopold Z (1965)

À la Révolution tranquille, ce sont les faits et gestes des quartiers et des villages qui deviennent les sujets du cinéma : l'aventure du cinéma direct enthousiasme une génération de jeunes artistes, munis de caméras plus légères et donc, plus mobiles. Ils explorent le « Pays sans bon sens » (selon le titre du film de Pierre Perrault, 1963) en tous sens, de Saint-Henri aux chantiers des bûcherons du Nord, de l'Isle-aux-Coudres aux rues enneigées de Montréal, pour fixer sur la pellicule les petits et grands moments de la mémoire. Pour nous, ces films constituent un fascinant répertoire du Québec d'alors, dans ce qu'il était et ce qu'il devait devenir : une immense encyclopédie vivante, marquée de grands films. Ce renouveau du mouvement documentaire a été initié par le court-métrage *Les raquetteurs* (1958) de Gilles Groulx et Michel Brault, puis il devient une véritable passion. Alors que Brault, accompagné de Pierre Perrault, capte dans l'un de nos chefs-d'oeuvre les derniers moments de la pêche aux marsouins (*Pour la suite du monde*, 1962), Hubert Aquin illustre la vie d'un quartier populaire (*À Saint-Henri le cinq septembre*, 1962). Sensible à la vie effacée des travailleurs de la forêt, érigés en véritable héros, Arthur Lamothe réalise la même année *Les bûcherons de la Manouane* avant de se lancer dans un cycle de films qui rapprocheront la mémoire du Québec de celle des Autochtones. Détournant un mandat de l'Office national du film du Canada pour tourner un documentaire sur la neige, Gilles Carle réalise en 1965 un joyeux court-métrage de fiction, *La vie heureuse de Léopold Z*, qui évoque les heures avant un Noël en pleine tempête. À l'Office du film du Québec, Jean-Claude Labrecque suit *La visite du général de Gaulle* (1967). Ce dernier est alors acclamé tout au long du chemin du Roy, de Québec en passant par Trois-Rivières, jusqu'à Montréal, où il prononce du balcon de l'hôtel de ville son « Vive le Québec libre ! » qui donne une reconnaissance internationale au mouvement autonomiste québécois.



LE CINÉMA QUÉBÉCOIS (suite)

Un témoin des préoccupations sociales

La recherche de notre identité, la transformation de la société et la dénonciation des injustices politiques et sociales caractérisent un courant majeur du film québécois. Précurseur dans l'histoire mondiale du cinéma, Claude Jutra défend en 1963 le droit à la différence dans son chef-d'oeuvre *À tout prendre*, alors que l'année suivante, Gilles Groulx évoque le malaise d'être Canadien français en pleine Révolution tranquille avec *Le chat dans le sac* (1964). Animé d'une grande sobriété, attentif à traduire en images la douleur intime des hommes et des femmes victimes de la répression armée d'Octobre 1970, Michel Brault a lutté pendant des années avant d'arriver à réaliser, puis à présenter son film *Les Ordres* (1974). Dénonçant la misère des ouvriers (*On est au coton*, 1970) et la corruption politique (*Réjeanne Padovani*, 1973), Denys Arcand commence sa carrière en se servant de la caméra comme d'une arme pour la justice. Dans cette même veine, une série de films d'une grande force s'opposent à la misère et obligent à voir ce que cachent les actualités : le ridicule identitaire (*Elvis Gratton* de Pierre Falardeau, 1985), la pauvreté sociale et l'exclusion (*Au chic resto pop* de Tahabi Rached, 1990, et *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces* de Bernard Émond, 1992), la violence et la toxicomanie (*Tu as crié Let Me Go* d'Anne-Claire Poirier, 1996, et *Quiconque meurt, meurt à douleur* de Robert Morin, 1997), les préoccupations écologistes (*L'erreur boréale* de Richard Desjardins, 1999) et la négligence collective envers la jeunesse (*Les voleurs d'enfance* de Paul Arcand, 2005). C'est notamment grâce à ces films courageux que nous devons avec fierté d'être aujourd'hui une société de tolérance, de justice et de solidarité.



Le chat dans le sac
(1964)



On est au coton
(1970)



Les ordres (1974)



Elvis Gratton (1985)

Le reflet de nos émotions

Reflète de nos inquiétudes et de nos plus hautes joies, le cinéma québécois rejoint aussi les émotions et la sensibilité des individus et des couples. Grand film de l'hiver, considéré par les critiques comme notre plus important chef-d'oeuvre du cinéma, *Mon oncle Antoine* (1971) de Claude Jutra raconte avec une tendresse lumineuse le destin d'un adolescent dans une petite ville minière. Dans *J.A. Martin, photographe* (1976) de Jean Beaudin, qui vaut à Monique Mercure le prix d'interprétation féminine à Cannes, une femme s'oppose au début du siècle à la sédentarité dans laquelle voudrait la confiner son mari. Films sociaux qui font état de relations personnelles filtrées par la culture, l'éthique et la politique de leurs temps, *Le déclin de l'empire américain* (1986), *Jésus de Montréal* (1989) et *Les invasions barbares* (2003) de Denys Arcand comptent parmi les meilleurs baromètres de la société québécoise. De la même manière, *Un zoo la nuit* (1987) et *Léolo* (1992) de Jean-Claude Lauzon, ainsi que *Eldorado* (1995) de Charles Binabé, *Emporte-moi* (1998) de Léa Pool, *Québec-Montréal* (2002) de Ricardo Troji et *C.R.A.Z.Y.* (2005) de Jean-Marc Vallée racontent en images les histoires de personnages familiaux, tantôt marginaux, souvent amoureux, qui touchent les spectateurs.



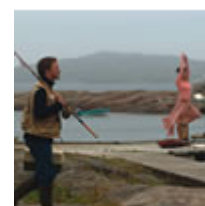
LE CINÉMA QUÉBÉCOIS (suite)

Un divertissement populaire

D'autres films, populaires et plus légers, divertissent les publics et remportent de grands succès : ce sont IXE-13 (1971) de Jacques Godbout, farfelue réanimation par Les Cyniques d'un héros québécois de bande dessinée; ou encore les comédies Deux femmes en or (1970) de Claude Fournier et Parlez-nous d'amour (1976) de Jean-Claude Lord. Pour la jeunesse, l'excellente série des « Contes pour tous », aujourd'hui traduite et exportée de par le monde, s'amorce avec La guerre des tuques (1984) et Bach et bottine (1986) d'André Melançon. Tout aussi populaires, Mario (1984) et Le matou (1985) de Jean Beaudin, Cruising Bar (1989) de Robert Ménard, Les Boys (1997) de Louis Saïa, Mambo Italiano (2003) d'Émile Gaudreault et La grande séduction (2003) de Jean-François Pouliot, permettent la véritable rencontre que le cinéma québécois cherchait à réaliser depuis des décennies avec son public.



Deux femmes en or (1970)



La grande séduction (2003)

La reconnaissance internationale de notre cinéma d'animation

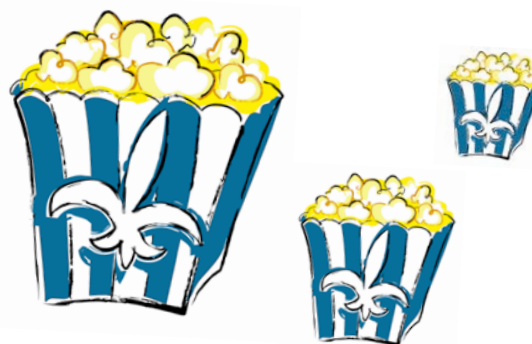


Crac ! (1976)



L'homme qui plantait des arbres (1987)

Dans le cinéma d'animation, la réputation des cinéastes québécois est à la hauteur des succès mondiaux et des prix prestigieux remportés par leurs films, tels Le paysagiste (1976), réalisé à l'aide d'un écran d'épingles par Jacques Drouin, Crac! (1981) et L'homme qui plantait des arbres (1987), deux fascinants films dessinés par Frédéric Back, tous deux récipiendaires d'un Oscar, Tony de Peltrie (1985), dont le héros est aujourd'hui considéré comme le pionnier des personnages d'animation créés par ordinateur, ainsi que la co-production Les triplettes de Belleville (2003) de Sylvain Chomet, dont la grâce et l'humour ont séduit les cinéphiles. Ce cinéma compte aussi au Québec un génie : Norman McLaren, artisan de la pellicule, de l'expérimentation filmique et de l'animation.



LE CINÉMA QUÉBÉCOIS (suite)

La représentation de notre mémoire

Avec les comédiens les plus connus, dont Carole Laure, Rémy Girard, Michel Côté, Luc Picard, Roy Dupuis, Pascale Buisson et Maka Koto, les oeuvres québécoises passionnent le public. Comme à ses débuts, alors qu'ils racontaient les histoires du passé tirées de la littérature, du radiroman et du théâtre, les films québécois se font aujourd'hui un devoir de transmettre des mémoires collectives qui réaniment et réinterprètent les oeuvres et les personnages qui ont fondé l'imaginaire du Québec. On se souvient de Maria Chapdelaine (1981) et du Crime d'Ovide Plouffe (1984) de Gilles Carle, inspirés des romans de Louis Hémon et Roger Lemelin, mais aussi, plus récemment, d'Octobre (1994) et du combat des Patriotes (15 février 1839, 2001) par Pierre Falardeau, de l'oeuvre de Michel Tremblay par Denise Filiatrault (C'tà ton tour, Laura Cadieux, 1998), de celle de Claude-Henri Grignon par Charles Binamé (Un homme et son péché, 2002), de celle de Germaine Guèvremont par Érik Canuel (Le survenant, 2005), ainsi que de l'évocation de la carrière de la chanteuse populaire Alys Robi (Ma vie en cinémascope, 2004) et du joueur de hockey Maurice Richard (Charles Binamé, 2005).



Octobre (1994)



Le survenant (2005)

À notre image : solidaire, ouvert, drôle, intelligent et engagé



S'il est d'abord apparu pour opposer une voix à celle d'Hollywood, s'il a longtemps dû lutter avec des moyens dérisoires et sans arriver à une rencontre avec le grand public, victime de problèmes de censure, de financement et de distribution, s'il a longtemps cherché une langue qui lui soit propre et un style qui rende compte du pays qui le porte, le cinéma québécois a atteint à ce jour une maturité qui en fait l'une des principales voix, avec la télévision, la chanson et la littérature, de ce que nous sommes et de ce que nous rêvons d'être : ce cinéma se veut solidaire, ouvert, drôle, intelligent et engagé.

De tout temps, des débuts des « vues animées » aux succès d'aujourd'hui, les films québécois participent à notre identité, en assurant un rôle de transmission de notre mémoire, de gardien de la justice et de l'équité, ainsi que de définition de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce que souhaitons devenir, au meilleur de nous-mêmes. C'est avec lui, avec ses cinéastes, ses comédiens et comédiennes, et aussi avec son public, que nous célébrons cette année, à notre image, la Fête nationale.

Daniel Chartier
Université du Québec à Montréal

Texte disponible sur le site officiel de la
Fête nationale du Québec à l'adresse suivante :
www.fetenationale.qc.ca